JACQUES
MARQUETTE

ET LA

DÉCOUVERTE DE LA VALLÉE DU MISSISSIPI

PAR

LE P. J. BRUCKER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Extrait des *Études religieuses*.



LYON
IMPRIMERIE PITRAT AINÉ
4, RUE GENTIL
1880

JACQUES MARQUETTE

I

UN MONUMENT A LA MÉMOIRE D'UN JÉSUITE FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

Le nom du Père Marquette[1], l'explorateur du Mississipi, est populaire dans l'Amérique du Nord. Ce Français, ce jésuite, qui chez nous n'est plus connu que de quelques amateurs de géographie, au delà de l'Atlantique est l'objet d'une sorte de culte, pour la postérité des *pilgrim fathers* anglo saxons, comme pour les descendants des colons français, sans distinction de catholiques et de protestants. Aussi, quand la nouvelle se répandit aux États-Unis, sur la fin de 1877, qu'on venait de découvrir le tombeau du vénéré missionnaire, contenant encore une petite partie de ses ossements[2], il y eut une vive émotion,

[1] Le P. Jacques Marquette est né à Laon, d'une ancienne famille de cette ville, en 1637. Il entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de dix-sept ans et fut envoyé au Canada en 1666. Il mourut le 18 mai 1675, sur la rive orientale du lac Michigan, en revenant de visiter pour la seconde fois les Illinois qu'il avait commencé à évangéliser lors de sa grande expédition.

[2] Voir, sur cette découverte, due à un missionnaire archéologue, M. Jacker, la revue hebdomadaire *The catholic Review*, de New York, 1877, vol. XII, p. 215, et un article de M. Gilmary Shea dans la revue *The catholic World*, de New York, vol. XXVI, p. 267-281. M. Shea rectifie, à cette occasion, le récit de la mort et de l'ensevelissement du P. Marquette qu'on trouve dans Charlevoix et dans les premières éditions de l'histoire de Bancroft.

surtout dans les États qui se partagent la grande et riche vallée du Mississipi. Une association n'a pas tardé à se former pour ériger un digne monument sur le lieu de la découverte. Une première réunion a été tenue par les organisateurs, le 8 et le 9 août 1878, à Mackinac, petite ville voisine du passage où les deux lacs Michigan et Huron mêlent leurs eaux, en vue de la pointe Saint-Ignace, qui domine ce passage au nord et garde le tombeau de Marquette. L'association a choisi pour son président le sénateur *Ferry*, et pour vice-présidents les gouverneurs des trois États d'Illinois, de Michigan et de Wisconsin, sur le territoire desquels le P. Marquette a exercé son zèle, il y a un peu plus de deux cents ans. Parmi les cinq ou six discours prononcés dans la réunion, le plus remarquable, parait-il, fut celui d'un ministre presbytérien, le Révérend George Duffield. De son côté, l'ancien ministre des États-Unis à Paris, l'honorable M. Washburne, a, suivant l'expression de notre *Journal officiel*[1], « profité de cette occasion pour exprimer une fois de plus ses sympathies envers la France. » Très sympathiques, en effet, pour notre pays, les paroles de M. Washburne auraient pu aussi apprendre quelque chose à un homonyme français du président de l'association de Mackinac. Dans son opinion, a dit l'ex-ambassadeur républicain, « on ne peut avoir une plus heureuse idée que d'élever un monument sur la tombe d'un homme tel que Marquette, qui, avec tant d'autres de ses compatriotes, s'est frayé un chemin dans des terres inconnues, au milieu des dangers de toute sorte, à travers des populations sauvages, sans crainte des privations et des maladies, pour planter le drapeau de la civilisation au nom de cette belle France qu'il aimait tant. » Ces hommes, qui *aimaient tant la France*, qui se dévouaient *en son nom*, et pour son intérêt, à porter la civilisation chrétienne dans le cœur de l'Amérique inconnue et sauvage, c'étaient avant tout les jésuites, c'est-à-dire les hommes qu'on dénonce du haut de la tribune et des balcons, comme ayant toujours été des étrangers pour la France.

L'association pour le monument de Marquette s'est réunie une seconde fois au mois d'août dernier. Cette année encore,

[1] Numéro du 10 septembre 1878, p. 9117.

un digne *clergyman* protestant, le D[r] Goodwin, de Chicago, a fait en termes éloquents et chaleureux l'éloge du missionnaire jésuite. « Il est juste, a dit l'orateur entre autres choses, que nous nous unissions, non pas pour ériger un bloc de granit, simplement afin de reconnaitre les éminents services d'un grand explorateur, mais pour que ce monument conserve la mémoire d'un homme au noble caractère, à la vie pure et toute de sacrifice. » Plus loin, le Rév. Goodwin s'est écrié, aux applaudissements de l'assistance : « Si nous avions un Père Marquette au milieu des Indiens américains d'aujourd'hui, ayant derrière lui le gouvernement américain pour l'appuyer autant que le gouvernement français appuyait Marquette, la question indienne ne nous inquiéterait pas beaucoup d'années[1]. »

Il y avait dans ces paroles une leçon, toujours opportune, à l'adresse du gouvernement de Washington. Mais il ne manque pas d'imitateurs dévoués de Marquette auprès des Indiens des Etats-Unis ; malheureusement, jusqu'à ce jour, on a beaucoup moins fait pour aider leur œuvre civilisatrice que pour l'entraver.

Bien que ce soit un spectacle significatif, il ne faut pas s'étonner de voir ces Américains protestants, à l'esprit peu ouvert du côté de l'idéal, unir dans les honneurs qu'ils rendent à la mémoire de Marquette le missionnaire catholique et l'explorateur. Ils ont appris de leurs plus illustres écrivains, de l'historien *Bancroft*, du poète *Longfellow*, de *Prescott* et de *Francis Parkman*, de tous les biographes américains de Marquette, *Jared Sparks*, *Kip*, *Gilmary Shea*, etc., à ne point séparer ces deux caractères, inséparables de fait dans la sympathique figure du jésuite de Laon.

En France, un savant dont nous voudrions n'avoir qu'à louer les recherches érudites en matière d'histoire des découvertes géographiques, s'est donné la tâche de diminuer les mérites du P. Marquette. Dans un ouvrage intitulé *Découvertes et établissements de Robert Cavelier de la Salle* (Paris, 1870), ouvrage qui a été couronné par la Société historique de Normandie, M. Gabriel Gravier soutient que Jolliet et Marquette ont été précédés sur le Mississipi, au moins d'une année, par le voya-

[1] *The catholic Review*, XVI, 1879, p. 182.

geur normand[1]. Il a repris cette thèse plus récemment, devant le deuxième congrès des américanistes réuni à Luxembourg, en 1877[2]. Nous regrettons que M. Gravier ait trop souvent porté, dans ces deux publications, des arguments et un ton qui rappellent plus le journal ou le pamphlet que la discussion scientifique. Au reste, son plaidoyer n'apporte aucune preuve nouvelle ; il ne cite aucun document qui n'ait été discuté, il y a longtemps, par MM. Shea[3], Parkman, Harrisse et le P. Tailhan. Cependant l'insistance que l'érudit fondateur de la Société géographique de Rouen met à reproduire sa thèse, le zèle qu'il dépense à faire triompher ce qu'il croit être la vérité, nous engagent à revenir nous aussi sur la question. D'ailleurs, une publication récente, qui livre tout au long une masse de documents jusqu'ici imparfaitement connus, nous permettra peut-être d'ajouter encore quelques clartés aux solutions déjà données par d'autres. Nous voulons parler des documents sur les *Découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale* (1614-1754), recueillis et publiés par M. Pierre Margry, conservateur aux archives de la Marine[3]. Cette belle collection est consacrée presque tout entière à Cavelier de la Salle, et elle jette le plus grand jour sur les vues, les aventures et les découvertes de cet intrépide voyageur. Personne, après l'avoir étudiée, ne pourra refuser à La Salle l'admiration et les sympathies qu'il mérite pour ses qualités réellement supérieures, quoique entachées de graves défauts, et pour les services si considérables qu'il a rendus à la France et à la civilisation. Mais, quant à la priorité de l'exploration du Mississipi,

[1] Robert-René Cavelier, sieur de la Salle, est né à Rouen, en 1643. Il paraît être arrivé au Canada la même année que le P. Marquette (1666). Il périt, misérablement assassiné par quatre de ses compagnons de voyage, près des bouches du Mississipi, en 1687. On a dit, et M. Margry le répète, que La Salle, qui est un élève des jésuites, a passé une partie de sa jeunesse dans leur Compagnie. Le P. Felix Martin, connu par ses recherches sur l'histoire du Canada, n'a pas trouvé le nom de La Salle dans les listes des novices de ce temps-là. Mais il est possible qu'il ait été employé comme répétiteur ou régent auxiliaire dans un collège de jésuites, ce qui expliquerait une allusion de Beaujeu disant de La Salle qu'il « n'a jamais commandé que des escoliers. »

[2] *La route du Mississipi*. Extrait des comptes rendus de ce congrès; 76 p. in-8. Nancy, 1878.

[3] Trois volumes gr. in-8, imprimés par Jouaust. Paris, 1876-1879. Maisonneuve.

aucun juge impartial ne la lui attribuera plus, croyons nous, après la lecture des pièces réunies par M. Margry.

II

LA ROUTE DU MISSISSIPI

Commençons par rappeler brièvement les faits qui sont certains et incontestés dans l'histoire de cette importante découverte [1].

Les premiers Européens qui aient vu le grand fleuve furent des Espagnols, sans contredit. Il figure sur une carte espagnole de 1521, sous le nom de *rivière de l'Esprit-Saint*. Un *conquistador*, Hernando Soto, l'explora depuis son embouchure jusque près du confluent avec le Missouri ; Soto mourut sur ses rives en 1542. Il faut avancer de près d'un siècle pour en trouver une connaissance directe chez les Français du Canada. C'est à Jean Nicolet, interprète, qui vécut près de vingt-cinq ans (1618-1642) au milieu des sauvages voisins des grands lacs du Saint-Laurent, qu'appartient l'honneur d'avoir, le premier de notre nation, approché de très près, peut-être vu le Mississipi, Les missionnaires jésuites, dont les relations ont seules conservé la mémoire de cet humble explorateur, conclurent de ses récits que son grand fleuve allait se jeter dans l'océan Pacifique. Voici, en effet, ce que le P. Le Jeune écrit de Québec, en 1640 :

« Je diray en passant que nous avons de grandes probabilités, qu'on peut descendre par le second grand lac des Hurons (le lac Michigan), et par les peuples que nous avons nommés dans cette mer (qui est au nord du Mexique). Le sieur Nicolet qui a le plus avant pénétré dedans ces pays si esloignés, m'a assuré que s'il eust vogué trois jours plus avant sur un grand fleuve qui sort de ce lac, il auroit trouvé la mer. Or j'ay de fortes conjectures que c'est la mer qui répond au nord de la Nouvelle-Mexique, etque de cette mer, on auroit entrée vers le Japon et vers la Chine [3]. »

[1] Voir l'excellent résumé de M. Shea, p. VII-XXXIX de son bel ouvrage : *The discovery and exploration of the Mississipi valley, with the original narratives of Marquette, Allouez, Membré, Hennepin and Anastase Douay*, by John Gilmary Shea, with a fac-simile of the newly discovered map of Marquette. New-York, 1852.

[3] *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1640* en-

On voit, dans ces paroles, poindre le rêve généreux qui va préoccuper durant longtemps tout ce qu'il y a d'esprits curieux ou entreprenants dans la Nouvelle-France, mais surtout les missionnaires. Les projets de découverte naissent en même temps; car le P. Le Jeune continue :

« Néantmoins, comme on ne sçait pas où tire ce grand lac, ou cette mer douce, ce seroit une entreprise généreuse d'aller descouvrir ces contrées. Nos pères qui sont aux Hurons, invités par quelques Algonquins, sont sur le point de donner jusques à ces gens de l'autre mer, dont j'ay parlé cy-dessus (les peuplades à l'ouest et au sud du lac Michigan, notamment les Illinois). Peut-être que ce voyage se réservera pour l'un de nous qui avons quelque petite cognoissance de la langue algonquine. »

Ce voyage était réservé au P. Marquette, qui venait de naître à Laon (1637). En attendant, les informations sur le grand fleuve et les chemins qui y conduisent s'accroissent et se précisent lentement; on en peut suivre le progrès d'année en année dans les relations de la Nouvelle-France. Bornons-nous à relever les faits les plus saillants.

En 1665, le P. Jérôme Lallemant décrit, d'après les Iroquois, le pays des *Ontouagannha*, qui habitent le long d'un beau fleuve (l'Ohio), qui les porte jusqu'au *grand Lac* (le Mississipi), où ils ont commerce avec les Européens[1].

C'est le P. Claude Allouez, « l'apôtre des Outaouacs », qui le premier, donne le nom indigène du Mississipi, dans le récit d'un voyage de près de deux mille lieues qu'il fit sur les bords des lacs Huron, Supérieur et Michigan, de 1665 à 1667. Parlant des *Nadouessiouek* (les Sioux), qu'il a rencontrés à l'extrémité du lac Supérieur : « Ce sont, dit-il, peuples qui habitent au couchant d'icy (du lac Supérieur) vers la *grande rivière*, nommée *Messipi*. » Il avait déjà mentionné cette « grande rivière » en parlant des *Illimoueko u Alimouek* (les Illinois), et il émet,

voyée au R. P. Provincial de la Compagnie de Jésus de la province de France, par le P. Barthélemy Vimont, supérieur de la résidence de Kébec, ch. x, p. 135 de l'édition originale (Paris, 1641); p. 36 dans l'édition publiée à Québec, sous les auspices du gouvernement canadien, en 1858. Le P. Vimont a consacré une notice sympathique à Nicolet (*Relation* de 1643, ch. I).

[1] *Relation* de 1661-1662, p. 3. (Nous citerons désormais l'édition de Québec, où chaque *Relation* a une pagination spéciale.)

à ce propos, la conjecture qu'elle « se décharge en la mer vers la Virginie[1]. » Trois ans plus tard, au mois d'avril 1670, cet infatigable missionnaire s'en allait à l'ouest du lac *Machihiganing* (Michigan), évangéliser les Mascoutins; pour les trouver, il descendit une belle rivière, qui va au sud-ouest, et *conduit dans la grande rivière nommée Messi-Sipi*[2]. » C'était le Wisconsin qu'il avait descendu; du point où il s'était arrêté, « il n'y a, lui dit-on, que six jours de navigation » jusqu'à la grande rivière.

Le P. Jacques Marquette, qui est venu, en 1668, aider le P. Allouez dans la mission des Outaouais, prend, en septembre 1669, la charge de la mission du Saint-Esprit, vers l'extrémité occidentale du lac Supérieur. Il y reçoit de nouveaux renseignenents, plus étendus, notamment sur le pays des Illinois, sur la grande rivière qui traverse ce pays du nord au sud, et va si loin qu'on n'en sait point l'embouchure (c'est l'Illinois, qui se mêle au Mississipi), enfin sur « une autre grande rivière, qui est à six ou sept journées plus bas que les Ilinois » (le Missouri). Dans la lettre où il communique ces informations, et qui a été écrite au printemps de l'année 1670, il nous apprend qu'il se prépare à aller, l'automne prochain, commencer une mission chez les Illinois; il a employé ses loisirs de l'hiver à étudier leur langue; en même temps qu'il leur portera la foi, il n'épargnera rien pour éclaircir enfin le grand problème du Missisipi. Le P. Marquette écrit à ce sujet :

« Il est difficile que cette grande rivière se décharge dans la Virginie; et nous croyons plutost qu'elle a son embouchure dans la Californie. Si les sauvages qui me promettent de faire un canot, ne me manquent point de parole, *nous irons dans cette rivière tant que nous pourrons* avec un François et ce jeune homme qu'on m'a donné, qui sçait quelques-unes de ces langues et qui a une facilité pour apprendre les autres; nous visiterons les nations qui les habitent, afin d'ouvrir le passage à

[1] *Relation* de 1667, ch. XI-XII, p. 21-23. Ce n'est donc pas en 1670 seulement « qu'on trouve dans les *Relations* le nom du Mississipi », comme dit M. Gravier (*La route du Mississipi*, p. 23). Il y a d'autres erreurs dans son résumé. Avertissons-le que « le P. de Groseilles » (p. 16) n'appartient pas aux jesuites; c'était un « coureur des bois », dont le vrai nom est, paraît-il. Des Groseillers ou Desgrozeliers (Margry, *Découvertes*, t. I, p. 55 et 84).

[2] *Relation* de 1670, p. 99-100.

tant de nos pères, qui attendent ce bonheur il y a si longtemps. Cette découverte nous donnera une entière connoissance de la mer ou du Sud, ou de l'Ouest[1]. »

Le P. Marquette ne put exécuter son plan aussi tôt qu'il l'aurait désiré. La crainte des Sioux détermina une transmigration des peuplades qu'il évangélisait au lac Supérieur; le missionnaire dut suivre son troupeau, en 1671, dans l'île de Missilimakinac (aujourd'hui Mackinac), près du détroit qui joint le lac Huron au lac Michigan. Cependant le P. Claude Dablon, supérieur de toute cette mission lointaine des Outaouais, qui avait vivement encouragé les projets du P. Marquette, en commençait lui-même la réalisation, en accompagnant le P. Allouez dans un second voyage aux Mascoutins (1670-1671). Ce voyage lui permit d'évangéliser une tribu des Illinois; en même temps il recueillit d'abondants renseignements sur cette nation, ainsi que sur le « Mississipi », dont il décrit le cours jusqu'à la mer d'une manière aussi fidèle que détaillée[2]. En 1672, le P. Dablon fut appelé à Québec comme supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France. Cette nomination devait heureusement hâter l'exécution du grand dessein du P. Marquette. C'est aux efforts du P. Dablon qu'est due, sans aucun doute, la résolution prise par l'intendant royal Talon, peu avant son départ du Canada, d'envoyer une expédition officielle à la découverte de la mer du Sud, en suivant le chemin depuis si longtemps indiqué par les missionnaires. D'ailleurs, l'expédition sera des plus modestes : à cette reconnaissance de tout un nouveau monde, on n'enverra qu'un jeune voyageur hydrographe, Louis Jolliet, de Québec, comme chef, avec cinq hommes montés sur des canots[3].

1 Même *Relation*, p. 91; cf. p. 80. Cette relation n'a pas été rédigée par le P. Dechamps (Gravier, *La route*, etc., p. 19), mais par le P. Dablon.

2 *Relation* de 1871, p. 43-47.

3 Voici en quels termes M. de Frontenac, qui était arrivé au Canada au commencement de l'automne de 1672, annonce le départ de Jolliet à Colbert : « M. Talon a aussi jugé expédient pour le service d'envoyer le sieur Joliet à la descouverte de la mer du Sud, par le pays des Maskoutens et la grande rivière qu'ils appellent Mississipi, qu'on croit se descharger dans la mer de Californie. C'est un homme fort entendu dans ces sortes de descouvertes et qui a desja esté jusques auprès de cette grande rivière, de laquelle il promet de descouvrir l'embouchure. Nous en aurons des nouvelles certaines cet esté. » (Margry, I, p. 255.) Louis Jolliet, né en

Dans la commission donnée à Jolliet, il n'est pas question des jésuites : le nouveau gouverneur, M. de Frontenac, est trop peu leur ami pour demander ouvertement leurs services. Il était bien sous-entendu, cependant, qu'on appellerait l'un d'eux à prendre part à l'exploration, pour l'éclairer de ses lumières. De fait, si Jolliet était le chef officiel, c'est le P. Marquette qui allait être comme le chef intellectuel, c'est-à-dire le guide et le porte-parole de l'expédition. Il n'y eut, du reste, jamais l'ombre d'une compétition entre ces deux hommes également droits, désintéressés, qui ne s'inspiraient tous deux que du désir de propager l'Évangile et de l'amour de la patrie.

Jolliet part de Québec, vers le milieu de l'année 1672, pour se rendre à la pointe de Saint-Ignace, où était le P. Marquëtte. Ils passent ensemble tout l'hiver, occupés à tracer la carte du chemin qu'ils comptent prendre, et à mettre la dernière main aux préparatifs. Enfin, le 17 mai 1673, ils s'embarquent dans leurs canots d'écorce sur le lac Michigan. Suivant la route déjà parcourue plus d'une fois par les PP. Allouez et Dablon, ils pénètrent au fond de la baie Verte et remontent la rivière des Outagamis (Fox river) jusque près de la tête du Wisconsin. Ils transportent leurs canots dans cette rivière, que les missionnaires connaissent depuis 1669 comme un tributaire du Missisipi. Le 17 juin, ils entraient dans le grand fleuve lui-même, « avec une joie qu'on ne peut exprimer. » Après une entrevue d'une poésie touchante avec les Illinois[1], ils passent successivement l'embouchure du large *Pekitanoui*, aux flots rapides et bourbeux (le Missouri), et celle de la grande rivière qui vient des Chaounaons (l'Ohio). Descendant toujours au sud, ils arrivent au village des Arkansas, par 33° environ de latitude. Là ils sont obligés de s'arrêter malgré eux ; car tout leur annonce le voisinage de la mer et des Européens. En poussant

1645, avait été employé par Tallon à la recherche des mines de cuivre du lac Supérieur, en 1669. Il ne trouva pas les mines, mais il sut profiter de son voyage pour explorer le haut Saint-Laurent, dans la region des lacs Érié et Ontario qui était encore peu connue. Voir la *Relation* de l'abbé de Gallinée, qui se rencontra avec lui près de l'Ontario (Margry, t. I, p. 143-144).

[1] Cette rencontre a inspiré à Longfellow une des plus belles scènes de *Hiawatha* (XXII), mais le simple récit du P. Marquette n'est pas moins touchant que les vers du grand poète américain. « Que le soleil est beau quand tu viens nous voir, ô homme blanc ! » tel est le salut par lequel un chef illinois accueille nos voyageurs.

plus loin, ils s'exposent à tomber aux mains des Espagnols de la Floride, qui sûrement les retiendraient prisonniers, et les empêcheraient de faire jouir la France des fruits de leur découverte. Au reste, le but de l'expédition était atteint. Donc, le 17 juillet, nos voyageurs reprennent en sens opposé leur navigation de plus de 400 lieues. Arrivés à l'embouchure de la rivière des Illinois, ils entrent dans cette rivière et la remontent jusque dans le voisinage du lac Michigan. En septembre, ils étaient rendus de nouveau à la baie Verte. Peu après, Marquette reprenait simplement les obscurs travaux de sa mission de Missilimackinac. Jolliet le quitta au printemps, pour porter à Québec le journal et les cartes qui contenaient les résultats de l'expédition. Un terrible désastre engloutit toutes ces pièces dans le Saint-Laurent, et ne laissa au voyageur que la vie. Cependant, dès le mois de novembre 1674, le gouverneur, M. de Frontenac, pouvait envoyer à Colbert l'annonce de la grande découverte, ainsi qu'un rapport sommaire et une carte, reconstruits de mémoire par Jolliet. Il dut envoyer l'année suivante la copie du journal de voyage et de la carte qu'avait conservée le P. Marquette[1].

Les ministres de Louis XIV ne paraissent guère avoir compris la valeur du champ immense que cette exploration ouvrait au génie français. Du moins, ils ne se pressèrent pas d'en tirer un parti quelconque. L'heureux découvreur de 1673, Jolliet, ayant demandé, en 1677, la permission de fonder une petite colonie chez les Illinois, se la vit refuser[2] : et il n'avait encore reçu aucune récompense !

Cependant, le 12 mai 1678, Robert Cavelier de la Salle, seigneur et gouverneur du fort Frontenac, au lac Ontario,

[1] M. Margry (*Découvertes*, t. I, p. 257-270) donne la lettre de Frontenac (elle avait été publiée pour la première fois par M. Shea, *Discovery*, p. XXXIII) ; le rapport de Jolliet ; une relation rédigée par le P. Dablon, aussi d'après les récits de Jolliet, pour la *Relation de la Nouvelle-France* de 1673, qui ne put être imprimée (elle ne l'a été qu'en 1860, à New York, et en 1861, dans les *Relations inédites de la Nouvelle-France*, publiées à Paris, par les PP. Félix Martin et de Montézon, en 2 vol. in-12). Une lettre de Jolliet sur son voyage, datée de « Quebek le 10e octobre 1674, » qu'avait signalée M. l'abbé Faillon, est reproduite dans les *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents* (1545-1700), par l'auteur de la *Bibliotheca Americana vetustissima* (Henri Harrisse), p. 322-323 Paris, 1872).

[2] Réponse de Colbert, dans Margry, t. I, p. 329.

obtenait, sur la recommandation du comte de Frontenac et du prince de Conti, un ample privilège pour former des établissements et faire des découvertes dans la partie occidentale de la Nouvelle-France jusqu'à la Floride et au Mexique[1]. Qu'avait-il fait jusqu'alors pour l'exploration de la grande vallée du Mississipi? La première de ses entreprises dans cette direction, sur laquelle on ait des données positives, c'est le voyage qu'il fit en 1669-1670, aux lacs Ontario et Érié, puis sur l'Ohio. D'après les récits des sauvages, conformes à ceux qu'avait reproduits le P. Lallemant dès 1662, La Salle conjecturait alors que l'Ohio se jetait dans la mer Vermeille, et ainsi ouvrait le passage tant désiré vers la Chine et le Japon[2]. L'honneur lui appartient, croyons-nous, d'avoir, le premier des Français, reconnu et suivi cette grande rivière dans une partie considérable de son cours. Nous aurons à examiner s'il y a quelque raison d'admettre, avec M. Gravier, qu'il l'ait suivie jusqu'au Mississipi, soit dès cette première expédition, soit dans les années suivantes, de 1671 à 1673.

Après la découverte de Jolliet et de Marquette, La Salle tourna toute son activité vers le grand fleuve. Armé de la carte et du journal de voyage de ses deux prédécesseurs[3], il entreprend de répéter et d'achever leur exploration. Une première expédition, assez mal combinée, en 1679-1680, ne lui valut guère que des échecs; le seul résultat de quelque importance fut la reconnaissance par un de ses compagnons, le P. Hennepin, d'une partie du haut Mississipi, depuis l'embouchure de l'Illinois, au sud, jusqu'aux chutes de Saint Antoine, au nord. La Salle, qui ne se décourageait jamais, recommença ses efforts en 1681. Après avoir descendu la rivière des Illinois, il atteignait enfin le Mis-

[1] Demande de la Salle et permission, *ibid.* p. 329-338.

[2] *Op. l.*, p. 330. La date de ce voyage et son but sont indiqués avec précision dans la *Relation* de l'abbé de Galinée, qui consentit, sur la demande du gouverneur, M. de Courcelles, à accompagner La Salle avec l'abbé Dollier, prêtre de Saint-Sulpice. Tous trois partirent de Montréal, le 6 juillet 1669. Dès le 1er octobre, La Salle étant tombé malade et paraissant désireux de retourner à Montréal, les deux Sulpiciens le quittèrent pour aller visiter l'Érié et les lacs supérieurs (Margry, I, p. 112-147). Voir aussi deux fragments de lettres envoyées à Colbert par Talon et son secrétaire Patoulet (*ibid.*, p. 81 et 87).

[3] La preuve qu'il possédait ces documents, ce sont ses lettres sur son expédition aux Illinois (1679-1680), qui sont émaillées de critiques contre la relation et la carte de Jolliet. (V. ces lettres dans Margry, t. II, p. 32 et suiv.).

sissipi, le 6 février 1682; cinq semaines plus tard, il était rendu au pays des Arkansas, où s'étaient arrêtés ses deux prédécesseurs. Enfin, le 6 avril 1682, il arriva aux trois canaux par lesquels le fleuve se décharge dans la mer. Le 9 avril, après avoir fait élever une colonne aux armes de France et une croix, « à environ 27 degrés d'élévation du pôle septentrional, » Robert Cavelier de la Salle prenait solennellement possession, au nom de Louis XIV et de ses successeurs, du pays de la *Louisiane*, compris entre l'embouchure de l'Ohio dans le Mississipi et l'embouchure de celui-ci dans le golfe du Mexique[1].

En 1684, La Salle revient en France pour soumettre au gouvernement royal un hardi projet, celui d'aller, par l'embouchure qu'il a découverte, enlever aux Espagnols la Nouvelle-Biscaye (le Texas), afin de se mettre en possession des mines de métaux précieux que renferme cette province. Cette conquête, suivant le mémoire qu'il soumit à M. de Seignelay[2], devait être facile; c'est surtout avec l'aide des sauvages qu'il comptait la faire. Pour donner un point d'appui à la petite armée qui serait chargée de l'expédition, il proposait de construire un fort à 60 lieues au-dessus de l'embouchure du Mississipi. Louis XIV et son ministre entrèrent pleinement dans ces vues et donnèrent à La Salle trois navires chargés de tout ce qu'il jugeait nécessaire pour exécuter son hardi coup de main. Nous n'avons pas à raconter ici cette expédition, qui se termina pour le malheureux découvreur, après bien des déboires et des souffrances inouïes, par une mort violente reçue de ses propres compagnons (19 mars 1687).

Voilà donc les faits certains de l'histoire de la découverte du Mississipi. La part du P. Marquette et des jésuites en général serait encore bien grande, on le voit, même s'ils n'avaient pas pu s'élancer les premiers sur les flots du grand fleuve. Si d'autres ont vu le Mississipi avant eux, eux seuls l'ont fait connaître à la France dès 1640, trois années avant la naissance de La Salle. Puis, enregistrant chaque année dans leurs Relations les renseignements fournis, soit par les sauvages, soit par les

[1] Procès-verbal de la prise de possession, contenant un résumé du voyage, dans Margry, t. II, p. 18[illegible]-193.

[2] Margry, t. II, p. 359-369.

« coureurs des bois » français, s'informant par eux-mêmes avec zèle dans ces missions qui les rapprochaient d'année en année de la vallée du Mississipi, enfin combinant avec intelligence toutes les indications, ils sont arrivés, dès 1670, au moment où La Salle tente son exploration de l'Ohio, à savoir décrire presque tout le cours du fleuve et plusieurs des routes qui y conduisent, avec une précision à laquelle, l'exploration directe elle-même ajoutera peu. Après avoir ainsi montré, et, dans un sens très vrai, frayé la « route du Mississipi », ils pourraient sans chagrin céder à La Salle l'honneur secondaire que M. Gravier revendique pour lui. Voyons cependant si cette revendication est fondée.

III

LA PRIORITÉ DE LA DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI

La Salle est-il arrivé au Mississipi avant Jolliet et Marquette, c'est-à-dire antérieurement au mois de juin 1673 ? Nous devons dire que l'affirmative a été soutenue bien avant M. Gravier par M. Pierre Margry, dans le *Journal général de l'instruction publique* (août 1862). Une polémique courtoise s'engagea sur ce sujet, il y a une quinzaine d'années, entre ce savant et notre confrère, le P. Tailhan, éditeur des curieux *Mémoires* de Nicolas Perrot sur *les mœurs, coustumes et relligion des sauvages de l'Amérique septentrionale*[1]. Cette controverse a ensuite occupé aussi M. Francis Parkman, dans son brillant ouvrage *La découverte du grand Ouest*[2], consacré presque tout entier à La Salle, et M. Harrisse, dans ses savantes *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France*. L'un et l'autre ont conclu en faveur de Marquette[3]. De nouvelles études sur les pièces du procès parais-

[1] Paris, 1864. Voir la note sur le ch. XVIII, p. 278-283.

[2] Cet ouvrage forme la 3e partie (et le 3e volume) de son *France and England in North America, a series of historical narratives*. Les découvertes de La Salle remplissent à peu près tout le volume; 1re édition en 1869.

[3] Parkman, p. 22-25 (7e édit., 1874 ; 1re édit. en 1869) ; Harrisse, p. 121-143. La question est résolue dans le même sens par l'abbé Ferland, *Cours d'histoire du Canada* (« la meilleure histoire du Canada, » dit M. Harrisse), t. II, p. 78.

sent avoir amené M. Margry au même sentiment. Dans le premier volume des *Mémoires et documents sur les découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale*, le chapitre XI, renfermant les documents sur le voyage de Jolliet et de Marquette, en 1673, a pour titre : DÉCOUVERTE *du Mississipi par Louis Jolliet, accompagné du Père Marquette.*

M. Gravier, qui reste le seul patron de la priorité de La Salle, n'a pas donné d'autres preuves que celles qu'il a trouvées dans MM. Margry et Parkman. Or toutes ces preuves se réduisent, en somme, aux assertions d'un mémoire anonyme rédigé en 1678, cinq années après le voyage de Jolliet et de Marquette. Ce mémoire est publié pour la première fois en entier par M. Margry, dans ses *Documents*[1]; mais ce savant nous apprend qu'il l'avait trouvé et copié dès 1845; il en a fait usage en 1862, dans ses articles en faveur de la priorité de La Salle. M. Parkman en a aussi donné de longs extraits, et c'est d'après l'historien américain que M. Gravier cite la pièce dans sa seconde publication[2]. L'auteur ne s'est fait connaître que comme un ami de l'abbé de Gallinée, diacre de la Société de Saint-Sulpice, qui accompagna La Salle durant neuf semaines, dans son voyage de 1669. La suite de son récit montre qu'il était également lié avec Arnaud, le célèbre chef des jansénistes. Ce n'était pas un ami des jésuites, comme on peut bien penser, et on s'en aperçoit de reste. Suivant qu'il assure, son mémoire n'est que la reproduction fidèle de ce qu'il a entendu de la bouche même de Cavelier de la Salle, dans « dix ou douze conférences » qu'il a eues avec lui en 1678. La partie qui nous intéresse actuellement est intitulée *Histoire de M. de La Salle*, et est censée contenir le résumé des voyages et découvertes du héros durant ses onze premières années au Canada (1666-1678). Nous en reproduisons deux passages sur lesquels s'appuie toute la démonstration de M. Gravier.

[1] T. I, p. 345-401.

[2] M. Gravier ne dit rien des réserves que fait M. Parkman en citant ce factum. Du reste, il laisse aussi complètement ignorer à ses lecteurs que l'historien américain conclut autrement que lui-même. Cela n'est-il pas un peu contraire à certaines bienséances littéraires?

Cavelier vient de se séparer de l'abbé de Gallinée, avec lequel il était arrivé de Montréal, par le fleuve Saint-Laurent et le lac Ontario, sur la rive méridionale de ce lac. L'anonyme poursuit ainsi son récit :

Cependant M. de la Salle continua son chemin sur une rivière qui va de l'est à l'ouest et passe à Onontagué, puis à six ou sept lieues au-dessous du lac Erié, et estant parvenu jusqu'au 280 ou 83e degré de longitude, et jusqu'au 41e degré de latitude, trouva un sault qui tombe vers l'ouest dans un pays bas, marécageux, tout couvert de vieilles souches dont il y en a quelques-unes qui sont encore sur pied. Il fut donc contraint de prendre terre, et suivant une hauteur qui le pouvait mener loin, il trouva quelques sauvages qui lui dirent que, fort loin de là, le mesme fleuve qui se perdoit dans cette terre basse et vaste se réunissoit en un seul lit. Il continua donc son chemin, mais comme la fatigue estoit grande, 23 ou 24 hommes qu'il avoit menez jusques là le quittèrent tous en une nuit, regagnèrent le fleuve et se sauvèrent les uns à la Nouvelle-Hollande (New York), les autres à la Nouvelle-Angleterre Il se vit donc seul à 400 lieues de chez luy, où il ne laissa pas de revenir remontant la rivière et vivant de chasse, d'herbes et ce que luy donnèrent les sauvages qu'il rencontra en son chemin[1].

Il est à peine besoin de faire remarquer, avec M. Parkman, combien cette relation est « confuse et vague. » Aussi, pour en tirer quelque chose, M. Gravier est-il obligé de la commenter à l'aide d'un autre récit, qui se rapporte, suivant lui, au même voyage. « Dans une *dépêche de* 1677, » écrit-il, « *adressée au comte de Frontenac*, Cavelier de la Salle, parlant de lui à la troisième personne, rappelle en ces termes les résultats de ce voyage... » Avant d'aller plus loin, faisons observer que le témoignage que M. Gravier va citer n'est pas une dépêche adressée à Frontenac, mais un fragment du mémoire présenté par La Salle au roi, en 1678, pour obtenir le privilège de « découvrir la partie occidentale de l'Amérique septentrionale entre la Nouvelle-France, la Floride et le Mexique. » Ce privilège, La Salle l'obtint, comme nous avons vu, sur la recommandation de Frontenac et du prince de Conti, par lettres patentes du 12 mai 1678. Cela dit, voici les paroles du voyageur :

« L'année 1667 et les suivantes, il (La Salle) fit divers voyages avec

[1] Margry, *op. l.*, t. I, p. 377-378.

beaucoup de despenses, dans lesquels il descouvrit le premier beaucoup de pays, au sud des grands lacs, entr'autres la grande rivière d'Ohio. Il la suivit jusques à un endroit où elle tombe de fort haut dans de vastes marais, à la hauteur de 37 degrés, après avoir esté grossie par une autre rivière fort large qui vient du nord ; et toutes ces eaux se deschargent selon toutes les apparences dans le golphe de Mexique.

En combinant ce récit avec celui de « l'ami de M. de Gallinée », M. Gravier trouve que La Salle a dû arriver dès 1669 au Mississipi[1]. Il n'y a sur l'Ohio qu'un saut ou rapide, celui de Louisville, qui est par 38° et quelques minutes de latitude nord, et à 390 milles (627 kilomètres) du Mississipi. Mais le champion de La Salle ne pense pas qu'il soit permis de placer le terme de son excursion à Louisville. Car, dit-il, dans cette hypothèse, « quelle serait cette rivière *fort large* dont il place le confluent sur le 37° de latitude nord, à la limite de son voyage? La relation (M. Gravier revient ici au récit de l'anonyme) dit qu'après avoir quitté les rapides, il suivit des hauteurs; qu'il apprit de sauvages que, « fort loin de là », l'Ohio se réunissait en un « lit », et qu'à « la hauteur du 37e degré », à l'endroit où le fleuve reçoit une « rivière fort large », il s'arrêta. Or, tandis que les rapides sont par 38° 15′, le confluent de l'Ohio et du Mississipi se trouve par 37°10′. Est-ce par hasard que La Salle indiquerait pour la position du confluent de (la rivière venant du nord) et de l'Ohio la position de l'Ohio et du Mississipi?..... Serait-ce aussi par hasard qu'il aurait pu croire et dire que l'Ohio, grossi de (cette rivière), coulait droit au golfe du Mexique? Non, vraiment; *il n'a pu désigner comme venant du nord et s'unissant à l'Ohio, sur le 37e parallèle pour couler au golfe du Mexique, que le Mississipi*[2]. »

Cette argumentation pèche par plusieurs côtés. D'abord, La Salle ne dit point qu'il trouva le confluent de l'Ohio et de l'autre rivière à la limite de son voyage, et par le 37e degré. Ce qu'il indique expressément comme le point où il s'arrêta, et où il releva la hauteur de 37°, c'est le *saut* de l'Ohio. Quant à la rivière venant du nord, il l'avait rencontrée auparavant; il ne dit

[1] *Découvertes.. de La Salle*, p. 59; *La route du Mississipi*, p. 32-33.
[2] *La route...*, p. 3?.

pas à quel moment, mais ses expressions *(il la suivit* [la rivière d'Ohio] *jusqu'à un endroit où elle tombe de fort haut, à la hauteur du 37e degré, après avoir été grossie par une autre rivière*...) laissent assez de large pour placer le confluent à quelque distance au nord-est du saut de Louisville. Rien n'empêche donc que l'affluent dont La Salle a voulu parler ne soit comme le pense M. Parkman, le Miami ou le Scioto. D'ailleurs, si, comme le veut M. Gravier, cette rivière qui venait du nord était le Mississipi, le voyageur aurait-il pu en parler comme d'un simple affluent de l'Ohio ? L'Ohio « grossi » par le Mississipi, ce serait aussi étrange que la Durance « grossie » par le Rhône ou la Marne « grossie » par la Seine. Ensuite, que deviendrait le *saut*, que La Salle a rencontré au delà du confluent ? En effet, le Mississipi n'a aucun saut ou rapide au-dessous de l'embouchure de l'Ohio.

A ces objections il faut en ajouter une autre, qui suffirait à elle seule pour rendre la conclusion de M. Gravier invraisemblable. Si La Salle avait réellement atteint, durant ce voyage de 1669, le grand fleuve dont la découverte était le rêve de tout le monde dans la Nouvelle-France, comment ne l'aurait-il pas dit dans le Mémoire que nous venons de citer ? Est-il probable, demanderons-nous avec M. Harrisse, que si La Salle eût découvert « ce fleuve tant désiré, cette route du nouveau Pactole », il eût omis ce glorieux exploit dans l'énumération qu'il fait de ses titres pour obtenir la faculté de continuer ses découvertes et « qu'il se fût contenté de cette piètre expression « entre autres », pour s'étendre avec complaisance sur la découverte de l'Ohio, dont le principal mérite était justement d'être un des affluents supposés de ce fleuve fameux[1] ».

En résumé, une seule chose ressort de ces premiers documents, c'est, si nous en croyons La Salle lui-même, qu'il a découvert l'Ohio et l'a suivi, dès 1669, jusqu'à environ 130 lieues du Mississipi, sans toutefois s'être assuré s'il rejoignait le grand fleuve. Quant au Mississipi, il n'en parle point, et de son silence on est en droit de conclure qu'il ne l'a point vu dans ce voyage.

A-t-il du moins été plus heureux dans les années suivan-

[1] *Notes*..., p. 130.

tes avant 1673? Cela serait, si l'on devait ajouter foi à « l'ami de Gallinée »; car voici comment il poursuit le récit déjà cité :

A quelque temps de là il (La Salle) fit une seconde tentative sur la mesme rivière, qu'il quitta au dessous du lac Erié, faisant un portage de six ou sept lieues pour s'embarquer sur ce lac, qu'il traversa vers le Nord, remonta la rivière qui produit ce lac, passa le lac d'Eau Salée, entra dans la Mer Douce, doubla la pointe de terre qui sépare cette mer en deux, et, descendant du nord au sud, laissant à l'ouest la baye des Puants, reconnut une baye incomparablement plus large, au fond de laquelle, vers l'ouest, il trouva un très beau havre, et au fond de ce havre un fleuve qui va de l'est à l'ouest. Il suivit ce fleuve, et estant parvenu jusqu'environ le 280e degré de longitude et le 39e de latitude, trouva un autre fleuve qui, se joignant au premier, couloit du nord-ouest au sud-est. Il suivit ce fleuve jusqu'au 36e degré de latitude, où il trouva à propos de s'arrester, se contentant de l'espérance presque certaine de pouvoir passer un jour, en suivant le cours de ce fleuve, jusqu'au golfe de Mexique, et n'osant pas, avec le peu de monde qu'il avoit, hasarder une entreprise dans le cours de laquelle il auroit pu rencontrer quelque obstacle invincible aux forces qu'il avoit.

Ce passage, dont M. Gravier ne donne qu'une petite partie, méritait d'être reproduit en entier. Encore plus que le précédent, où nous avons vu placer le saut de l'Ohio par 41° de latitude, au lieu de 38°, il montre combien les notions de l'auteur sur la géographie de la région des grands lacs, alors bien connue cependant, étaient peu nettes, et en beaucoup de points inexactes. Sans nous arrêter à cette observation, déjà faite par M. Parkman, remarquons encore, dans ce passage comme dans le précédent, l'absence de tout nom propre, en parlant de ces rivières et fleuves, qui avaient pourtant reçu leur baptême depuis longtemps. N'est-ce pas là un artifice d'un homme peu sûr de la vérité de ses assertions, qui veut se ménager une échappatoire contre une accusation de mensonge?

Quoi qu'il en soit, le récit de l'anonyme tend à faire croire que, peu après 1670, La Salle serait monté par les lacs Érié et Huron dans le lac Michigan, et de ce lac serait allé (non point directement par eau, ce qui était impossible, mais en faisant une partie du chemin par terre) joindre la rivière des Illinois; il aurait ensuite descendu l'Illinois jusqu'à son embouchure dans le Mississipi; enfin, il aurait suivi le courant du grand fleuve

jusque dans le voisinage des Arkansas, à moins de 70 lieues en deçà du point qu'atteignirent Jolliet et Marquette en juillet 1673. Ajoutons tout de suite, pour terminer la série des témoignages que « l'ami de Gallinée » fournit en faveur de la priorité de La Salle, un troisième passage où il va jusqu'à contester la réalité du voyage de Jolliet. Après avoir parlé du retour de La Salle en France (1678), il continue :

Les jésuites avaient envoyé en France, il y a plus d'un an, un de leurs frères donnez, nommé Joliet, avec une autre carte faite par ouy-dire, et ce frère donné se donnoit à luy mesme l'honneur de cette descouverte. Cette imposture ne réussit pas à l'honneur de ce frère donné, qui, selon toutes les apparences, ne satisfit pas aux questions que l'on a coustume de faire en pareilles occasions, et M. Gallinée fit entendre à un de mes amis qu'il ne connoissoit que M. de La Salle capable d'avoir fait cette descouverte[1].

Ni Jolliet ni les jésuites, ses protecteurs, n'ont plus besoin d'être défendus du reproche d'imposture quant à l'exploration de 1673. Mais que faut-il penser de la revendication de priorité formulée par La Salle, en 1678, au témoignage de l'anonyme ? « Si cette revendication émanait réellement de La Salle, écrit M. Parkman, qui est très sympathique à ce voyageur, elle aurait du poids même *in propria causa ;* mais elle ne nous vient que par un intermédiaire très partial[2].

En effet, la partialité de ce témoin anonyme est telle qu'elle rend tous ses récits suspects au plus haut degré. Ennemi passionné des jésuites, il ne paraît avoir pensé, dans ses conversations avec La Salle, qu'à ramasser des accusations, des insinuations malveillantes contre les objets de son antipathie. Il est impossible de voir dans son récit, où l'on sent tout le fiel et l'habileté jansénistes, autre chose qu'une machine de guerre destinée à battre en brèche la Compagnie détestée. C'est un pamphlet qui devait prendre place parmi tant d'autres, où les jésuites sont

[1] Margry, *op. l.*, p. 398-399. Rien ne prouve que Jolliet fût un « frère donné » des Jésuites, et nous ne le croirons pas sur la parole de l'anonyme. Les *donnés*, qui n'étaient pas des « frères », puisqu'ils n'étaient pas religieux, s'engageaient, par contrat et pour la vie, mais sans vœux, à servir la mission dans des emplois de domestiques, la mission se chargeant seulement de leur entretien. (*Le R. P. Isaac Jogues*, par le P. F. Martin, S. J., 1873, p. 63-64.)

[2] *The discovery of the great West*, p. 23. Ajouter p. 101-102 (7e édit.).

invariablement présentés comme les plus scélérats des hommes. Pour établir cette thèse, l'auteur anonyme a fait comme ses pareils, comme font encore aujourd'hui beaucoup de leurs imitateurs : à quelques faits grossis et dénaturés, il a mêlé une quantité d'insinuations outrageantes et de racontars calomnieux qu'il place sous l'autorité de témoins insaisissables. On peut constater ce procédé à toutes les pages de son Mémoire. Déjà le titre qu'il se donne en est un exemple; car au moment où il écrit, ce M. Gallinée, dont il se targue d'être l'ami, était mort. Aussi nous ne saurions nous persuader que cette pièce soit de l'abbé Eusèbe Renaudot, comme M. Margry incline à le penser. Si lié qu'il fût avec quelques adversaires déclarés des jésuites, nous répugnons à croire que le savant historien des Églises orientales ait pu commettre, contre ses anciens maîtres, un factum d'un si triste caractère. De toute manière, nous n'en aurions de peine que pour le tort qu'en souffrirait son honneur. M. Parkman conjecture que l'anonyme cache un des princes de Conti, protecteur zélé de La Salle qui a donné le nom de *fort de Conti* à un de ses établissements formé près de la chute de Niagara.

M. Gravier, se fondant sur la connaissance que M. Margry croyait avoir acquise, en 1868, du nom de notre anonyme, qui serait « parmi les plus honorés de son temps », écrit aussitôt : « Si l'auteur est honnête homme, son amitié pour La Salle et son peu de sympathie pour les jésuites, n'ont pu lui faire dire le contraire de la vérité [1].» Mais nous savons trop que la passion contre les jésuites peut entraîner des hommes, pour le reste fort honnêtes, à prendre d'étranges libertés avec la vérité. Pour faire juger, sinon de l'honnêteté, du moins de l'impartialité du champion anonyme de La Salle, il suffira de dire qu'il reproduit avec une volupté visible les accusations les plus ineptes et les plus indignes contre ces héroïques missionnaires du Canada, dont M. Parkman a dit : « Les plus violents ennemis des jésuites, employant les termes les moins mesurés à leur sujet, parlent néanmoins des missionnaires canadiens avec des éloges sans restriction »[2]. Ces hommes qui, après avoir dit un éternel

[1] *La route du Mississipi*, p. 36.
[2] *Les pionniers français dans l'Amérique du Nord* (1re partie de *France and*

adieu aux jouissances, aux honneurs, que leur naissance et leurs talents leur assuraient dans la patrie, ont encore renoncé aux derniers avantages de la société civilisée, pour se consacrer corps et âme à l'instruction des sauvages, qui se sont volontairement condamnés a passer leurs jours et leurs nuits avec des êtres grossiers, au milieu des bois ou dans de misérables huttes, en danger continuel de périr de faim ou par la hache d'un barbare, ce ne sont, d'après l'anonyme janséniste, que des trafiquants, des spéculateurs. Il insulte même aux martyrs, nommément à l'admirable P. de Brébeuf et au P. Garnier, que les Iroquois auraient tués suivant toutes les lois de la guerre[1].

Il serait injuste peut-être de faire remonter la responsabilité de ces récits jusqu'à La Salle. Après cela, faut-il croire qu'il ait inspiré au moins les passages qui affirment la priorité de ses découvertes sur le Mississipi ? Nous répondons non, avec MM. Harrisse et Parkman ; l'ensemble de la Relation anonyme donne tout droit de penser que le rédacteur, encore ici, a prêté au voyageur ses propres inventions, pour ravir aux jésuites et à Jolliet, leur protégé, l'honneur d'une des plus belles découvertes que la France ait faites en Amérique. Il est possible que La Salle ait donné prise au faussaire par quelques paroles peu mesurées échappées dans l'intimité ; en effet, on ne saurait guère doute, qu'un certain chagrin d'avoir été devancé par Jolliet ne l'ait porté quelquefois à diminuer le mérite de son rival. Mais, quant à une revendication formelle de la première découverte du Mississipi, comme celle que lui attribue l'anonyme en 1678, elle serait en contradiction flagrante avec sa conduite jusqu'à

England in North America), traduction française de Mme de Clermont-Tonnerre, Paris, 1874, p. 417, note 1 Comparer *The Jesuits in North America* (2e partie de *France and England*, etc.). Cependant M. Parkman n'est pas moins indépendant que M. Gravier, au point de vue religieux, et il doit être étonné de se voir rangé parmi « les partisans des jésuites. » (*La route du Mississipi*, p. 39).

[1] *Récit*, dans Margry, I, p. 36[illegible]. M. Gravier reproduit ces tristes reproches. Les missionnaires jésuites « furent, dit-il, les vraies causes des martyres qu'ils subirent chez les Iroquois » En effet, qui les obligeait de se dévouer à la mort la plus terrible, en essayant de civiliser par leur prédication ces barbares féroces, ennemis aussi redoutables pour la colonie française que pour les nouveaux chrétiens ? Toutefois, il avoue que, « franchement, il serait puéril de donner pour mobile à leur conduite le trafic du castor et de l'eau-de-vie. » C'est bien généreux. Le P. de Brébeuf, pour sa part, semble inspirer à M. Gravier une véritable sympathie : est-ce parce qu'il était Normand ?

cette époque, aussi bien qu'avec les documents les plus sûrs qui aient conservé le souvenir de ses différentes expéditions. « Sept années, dit encore M. Parkman, ont passé depuis la découverte prétendue, et La Salle ne l'a point revendiquée jusque-là, bien qu'il fût de notoriété publique que, durant cinq années, elle avait été revendiquée par Jolliet et que cette revendication était généralement admise. La correspondance du gouverneur (de la Nouvelle-France, M. de Frontenac) et de l'intendant (Talon) est muette sur le fait que La Salle serait arrivé au Mississipi, quoique la tentative eût eu lieu sous les auspices du second (de Talon), comme il le déclare lui-même dans ses lettres [1], tandis que tous deux avaient sérieusement à cœur la découverte de la grande rivière. Le gouverneur Frontenac, l'ardent protecteur et l'allié de La Salle, croyait en 1672, comme le prouvent ses lettres, que le Mississipi se déchargeait dans le golfe de Californie, et deux années plus tard, il annonce au ministre Colbert la découverte de Jolliet. »

Ces pièces montrent avec évidence que le voyage, qu'aurait fait La Salle sur le Missisipi avant Jolliet, était absolument inconnu aux personnages qui auraient été les premiers informés, si la découverte avait eu lieu. Elles prouvent aussi que la prétention de Jolliet d'avoir découvert le Mississipi et de l'avoir, le premier, suivi jusque très près de son embouchure, était publique au Canada, dès le printemps de 1674. La Salle a même dû être un des premiers à en avoir la nouvelle ; car Jolliet, à son retour, passa par le lac Ontario et s'arrêta quelques temps au fort Frontenac où La Salle commandait. Est-il admissible que La Salle fût resté muet devant cette prétention jusqu'en 1678, et qu'il n'eût pas aussitôt énergiquement revendiqué sa priorité, si cette priorité avait été réelle ?

[1] Il s'agit du voyage à l'Ohio. Dans une lettre à Colbert, datée de Québec, 10 novembre 1670, Talon écrit : « Ce pays est disposé de manière que par le fleuve (de Saint-Laurent) on peut remonter partout à la faveur des lacs, qui portent à la source vers l'ouest, et des rivières qui dégorgent dans luy par ses costez. Ouvrant le chemin au Nord et au Sud, c'est par ce mesme fleuve qu'on peut espérer de trouver quelque jour l'ouverture au Mexique, et c'est aux premières de ces découvertes que nous avons envoyé, M. de Courcelles et moy, M. de la Salle, qui a bien de la chaleur pour ces entreprises. » (Margry, I, p. 87). Le 2 novembre 1671, Talon écrit au roi : « Le sieur de La Salle n'est pas encore de retour de son voyage fait au costé du Sud de ce pays. » (*Ibid.*, p. 92.)

M. Gravier a senti la force de cet argument et il essaye d'y répondre[1]. D'abord, dit-il, au Canada, La Salle avait trop d'ennemis pour que sa protestation pût s'y produire verbalement avec chance d'être recueillie et conservée. Parmi ces ennemis, M. Gravier en nomme cinq, dont trois au moins, supposé qu'ils fussent réellement hostiles à notre voyageur, étaient sans influence dans la colonie; mais il y ajoute « la masse des trafiquants », ce qui est vague, et surtout « les PP. jésuites qui, ayant un pied dans toutes les familles, une oreille sur toutes les consciences, régnaient despotiquement sur la colonie. » Sans nous émouvoir de cette phrase à effet, et des accusations toutes gratuites qui la suivent, nous demandons au champion passionné de La Salle, pourquoi celui-ci n'a pas, du moins, protesté auprès du gouverneur du Canada, de Frontenac, qui n'était certes pas dans la « coterie » hostile à La Salle, de Frontenac qui fut toujours, au contraire, le protecteur déclaré de La Salle, en même temps qu'il était fort peu sympathique aux jésuites? Il ne l'avait point fait en novembre 1674, alors que Frontenac annonçait à Colbert la découverte de Jolliet. Cependant le temps ne lui avait pas manqué pour cela. Ajoutons qu'il se trouvait probablement avec son protecteur au moment même où celui-ci expédiait sa dépêche relative à la découverte du Mississipi; c'est ce qu'on peut conclure d'une lettre datée du même jour que cette dépêche, par laquelle Frontenac recommande La Salle à Colbert. Il faut citer encore cette lettre, pour bien montrer les rapports qui existaient entre La Salle et le gouverneur général.

Je ne puis, Monseigneur, que je ne vous recommande le sieur de La Salle qui passe en France et qui est un homme d'esprit et d'intelligence, et le plus capable que je connoisse icy pour toutes les entreprises et descouvertes qu'on voudra lui confier, ayant une connaissance très parfaite de l'estat de ce pays, ainsy qu'il vous paroistra, si vous avez agréable de luy donner quelques moments d'audience[2].

Mais M. Gravier a une autre dépêche de Frontenac à nous poser. *Trois années* après avoir constaté, comme nous l'a-

[1] *La route du Mississipi*, p. 39-42; cf. 37-38.
[2] Margry, I, p. 277.

vons vu, la découverte de Jolliet, le gouverneur écrit à Colbert une lettre où, après diverses accusations contre le clergé de la Nouvelle-France, et en particulier contre les jésuites, il écrit :

Sur cet avis du dessein de M. de la Salle (de demander la concession du lac Érié et de celui des Illinois), ils (les jésuites) ont résolu de faire demander eux-mesmes cette concession pour les sieurs Jolliet et Lebert, gens qui leur sont entièrement acquis et le premier desquels ils ont tant vanté par avance, *quoiqu'il n'ayt voyagé qu'après le sieur de la Salle*, lequel mesme vous tesmoignera que la relation du sieur Jolliet est fausse en beaucoup de choses[1].

Des derniers mots, M. Gravier conclut qu'au sentiment de Frontenac, La Salle a précédé Jolliet sur le Mississipi. Mais c'est là une conclusion que le texte ne justifie en aucune façon. Sans doute, La Salle « a voyagé » avant Jolliet; cela ne veut pas dire qu'il soit arrivé au Mississipi avant lui. De même, la relation de Jolliet sur sa découverte pouvait être incorrecte dans quelques détails, bien que le voyage fût réel et l'ensemble de la relation exact. Enfin, de ce que La Salle, en 1677, était ou se croyait en mesure de redresser Jolliet sur ces détails, il ne résulte nullement qu'il ait été plus loin que lui avant 1673. En résumé, dans cette pièce, suivant la remarque de M. Parkman, Frontenac n'affirme pas plus la priorité de La Salle qu'il ne *nie* celle de Jolliet.

M. Gravier a encore une autre réponse : si l'on ne trouve pas de preuves authentiques des protestations de La Salle en faveur de sa priorité, c'est que les pièces ont été perdues, ou peut-être (insinue-t-il) détruites par ses puissants adversaires. Malheureusement, cet argument, dernier refuge des avocats de revendications désespérées, n'a ici aucune valeur. D'abord la plupart des pièces dont M. Gravier regrette la perte existent encore et ont même été publiées. Ainsi en est-il de la *Relation des découvertes et des voyages du sieur de La Salle, seigneur et gouverneur du fort de Frontenac, au delà des grands lacs de la Nouvelle-France, faits*

[1] *Ibid.*, p. 324. Frontenac s'est exprimé en termes plus flatteurs pour Jolliet, dans sa dépêche, déjà citée, de 1674, où il constate que Jolliet « s'est très bien acquitté » de la découverte du Mississipi. (Margry, I, p. 258.) De même, plus tard, dans une lettre de 1695, citée par M. Harrisse, *Notes*, p. 133, note 1.

par l'ordre de monseigneur Colbert. 1679-80-81. « C'était, écrit M. Gravier, l'une des pièces les plus importantes du dossier de Cavelier de La Salle. » Cela n'est pas douteux, si l'on admet ce qu'en dit M. Margry, le meilleur juge dans la question: « Ce mémoire des événements de l'entreprise d'exploration depuis 1678 est assurément la pièce officielle qui a été présentée au ministre de la marine, en attendant le grand résultat de 1682 (c'est-à-dire le voyage sur le Mississipi jusqu'à son embouchure). » Quoi qu'il en soit, ce document, que M. Margry vient de publier en entier[1], est loin de favoriser la revendication de M. Gravier. Les voyages de La Salle avant 1678 y sont relatés, mais pas un seul mot n'indique qu'il ait eu la prétention d'être arrivé au Mississipi avant cette date. Par contre, nous y trouvons la priorité de Jolliet reconnue, en des termes d'autant plus significatifs, qu'ils respirent peu de bienveillance et sont même injustes pour le rival. Voici, en effet, ce qu'écrit La Salle ou celui qui tient pour lui la plume :

Pendant que le sieur de la Salle travailloit à la construction de son fort (de Frontenac, sur le lac Érié), les envieux, jugeant par de si beaux commencements de ce qu'il pourroit faire dans la suite, suscitèrent le sieur Joliet *à le prévenir dans ses descouvertes*. Il alla par la baye des Puants (aujourd'hui *Green Bay*, baie Verte, dans le lac Michigan) à la rivière de Mississipi, sur laquelle il descendit jusqu'aux Illinois, et revint par le lac des Illinois en Canada, sans avoir essayé pour lors ny depuis d'y faire aucun establissement[2].

Un autre mémoire plus court, mais vraisemblablement de la même main que celui-ci, et présenté au ministre Seignelay, est, s'il se peut, encore plus explicite. L'avocat de La Salle s'y pose cette objection : « On dit qu'il n'a pas, le premier, découvert la rivière Colbert (le Mississipi). » La réponse aurait été bien simple, si la thèse de M. Gravier était vraie. La voici :

1° Il a esté le premier *à former le dessein* de ces descouvertes, qu'il communiqua, il y a plus de quinze ans (le mémoire est de 1682 au plus

[1] *Op. l.*, t. I, 435-541. M. Margry pense que ce mémoire a été rédigé par l'abbé Bernou.

[2] *Ibid.*, p. 438-439. Il sera facile de rectifier les erreurs de ce passage d'après ce que nous avons dit jusqu'ici.

tôt), à M. de Courcelles, gouverneur, et à M. Talon, intendant du Canada, qui l'approuvèrent. Il a fait ensuite plusieurs voyages de ce costé-là et un entre autres en 1669 avec MM. Dolier et Galinée, prestres du séminaire de Saint-Sulpice. ***Il est vray que le sieur Jolliet, pour le prévenir, fit un voyage en 1673 à la rivière Colbert,*** **mais ce fut uniquement pour y faire commerce, sans y avoir fait aucune despense, etc[1].**

Comme on le voit, la réponse n'est rien moins que catégorique, ou plutôt l'aveu de la priorité de Jolliet est clair, quoique donné de mauvaise grâce.

M. Gravier est excusable de n'avoir pas connu ces documents en 1870 ni même en 1877. Ce dont on peut l'excuser difficilement, c'est de ne pas voir l'objection insurmontable qu'élèvent contre sa thèse les documents existants et depuis longtemps connus. Cette objection, l'absence de quelques pièces du dossier de La Salle ne l'infirme point, et elle ne sera pas ébranlée par la découverte de pièces nouvelles. Nous l'avons déjà indiquée après M. Shea, le P. Tailhan, MM Harrisse et Parkman; résumons-la encore une fois brièvement pour conclure.

A diverses époques, notamment en 1675, 1678 et 1682, Cavelier de La Salle a fait présenter des mémoires assez étendus au gouvernement royal, à l'effet d'obtenir des concessions et des privilèges pour la découverte et l'exploitation des régions à l'ouest de la Nouvelle-France. Dans ces mémoires qu'appuyait constamment la chaude recommandation du gouverneur général du Canada, M. de Frontenac, et d'autres amis puissants, l'occasion était donnée tout naturellement au voyageur de faire valoir les prétentions qu'on lui prête. Bien plus il est impossible de comprendre qu'il ne l'ait pas fait, s'il les avait réellement, ces prétentions, et s'il était à même d'en démontrer le bien fondé. Quand il demandait le droit exclusif de fonder des établissements, de poursuivre les explorations, en un mot, d'exploiter à son profit cette riche vallée du Mississipi que d'autres se vantaient d'avoir ouverte à la France, pouvait-il négliger, parmi les titres qui lui permettaient de briguer cette faveur, celui qui aurait été le plus important de tous, c'est-à-dire la prio-

[1] Margry, t. II, p. 285.

rité prétendue de ses explorations sur le grand fleuve? De fait, il n'a pas manqué, dans toutes ces pièces, de rappeler ses voyages, ses découvertes. Mais toujours pas un mot d'où il résulte qu'il fût lui-même arrivé au Mississipi en 1675. Ce silence n'est-il pas décisif?

Ajoutons encore la *Relation* officielle que nous citions, il y a un instant. Joignons-y, comme confirmation, cette note de M. Parkman : « Après la mort de La Salle, son frère, son neveu et sa nièce adressèrent un mémoire au roi, pour demander certaines concessions en considération des découvertes de leur parent, découvertes qu'ils spécifient avec quelque détail; mais ils ne prétendent point qu'il fût arrivé au Mississipi avant son expédition de 1679 à 1682. Ce silence est d'autant plus significatif, que la nièce dont il s'agit est celle-là même qui était en possession des papiers où La Salle raconte les voyages dont les résultats sont en question. Si ces voyages l'avaient conduit au Mississipi, il est moralement certain qu'elle aurait fait connaître cela dans son mémoire[1]. »

Terminons cette longue discussion par la conclusion de l'historien américain de La Salle, qui exprime, sans nul doute, le minimum des conséquences que nous avons le droit d'en tirer : *Que La Salle ait découvert le Mississipi, cela n'a pas été prouvé, et, à la lumière des documents que nous avons, cela n'est point vraisemblable.*

IV

UN DERNIER MOT SUR LES JÉSUITES DU CANADA

Il serait superflu, maintenant, de discuter l'inculpation formulée par M. Gravier contre « les ennemis de La Salle », et en première ligne contre les jésuites, d'avoir tout mis en œuvre

[1] *The discovery...*, p. 25. Ces faits détruisent aussi l'argument que M. Gravier tire d'une lettre de Madeleine Cavelier, la nièce de La Salle, écrite le 21 janvier 1756 (*La route du Mississipi*, p. 33; Margry, t. I, p. 379, note), lettre singulièrement confuse d'ailleurs, et où les découvertes de La Salle avant 1675 sont évidemment exagérées. Au reste, les cartes dont il est question dans cette lettre ont-elles été rédigées avant ou après le voyage de Jolliet? C'est ce que Madeleine ne dit point

pour enlever au voyageur rouennais l'honneur d'être appelé le découvreur du Mississipi, et pour étouffer tous les témoignages, tous les documents qui établissaient la priorité de ses droits à ce titre. Il serait facile, au contraire, de montrer, à la suite des écrivains français ou étrangers qui ont refait, de notre temps, l'histoire de la découverte du Mississipi, que Marquette et les jésuites ont eu à se plaindre, beaucoup plus que La Salle, de la manière dont leurs services d'explorateurs ont été reconnus. Tout le monde sait, en effet, que la relation où le P. Marquette racontait son voyage sur le Mississipi, fait en compagnie de Louis Jolliet, en 1673, n'a pu paraître pour la première fois qu'en 1681, dans le Recueil de voyages de Thévenot, et cela pour ainsi dire à la dérobée, avec des altérations notables et sans aucune mention du P. Marquette. Le texte primitif n'a pu être publié qu'en 1852. Toutes les pièces originales sur cette expédition, — les rapports et les cartes de Jolliet, aussi bien que la relation du P. Marquette, — qui étaient entre les mains des ministres de Louis XIV dès 1675, sont restées enfouies dans les archives, et n'en sont sorties, par extraits, que depuis une quinzaine d'années. Comment les jésuites qui, au dire de M. Gravier, ont eu assez de puissance pour annihiler tant de témoignages, officiels et autres, favorables à La Salle, comment, dis-je, n'ont-ils pu obtenir la publication de ces documents si honorables pour eux-mêmes? En réalité, leur puissance était telle qu'ils furent même obligés, par les manœuvres de leurs ennemis de Québec et de Paris, de cesser complètement, à partir de 1673, la publication des célèbres *Relations de la Nouvelle-France*[1]. En revanche, tout un groupe d'écrivains, sous l'inspiration directe de Frontenac et, en partie, de La Salle, a pu se donner carrière pour ridiculiser et traiter de fable l'exploration de 1673[2].

[1] Voir à ce sujet Harrisse, *Notes*, p. 59. La relation de 1672-1673, que le P. Dablon avait préparée pour l'impression, et les relations de 1674 à 1679, que les supérieurs de la mission continuaient à envoyer en France et à Rome aux premiers supérieurs de la Compagnie, ont été publiées en 1861, avec le journal du P. Marquette, dans le recueil déjà cité des *Relations inédites de la Nouvelle-France*. Cf. *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, par les PP. de Backer et Sommervogel, nouvelle édition, au mot *Canada*.

[2] Voir Shea, *The discovery*, p. LXXV et s.; Harrisse, notes, p. 342, n° 779, et p. 158-159.

Nous sommes heureux des efforts faits par M. Gravier pour tirer la mémoire de son compatriote d'un injuste oubli. Peut-être pourrait-on lui demander un peu de bienveillance pour d'autres Français, qui n'ont pas moins travaillé que La Salle à étendre le renom et l'influence de la France en Amérique. Mais nous n'en voulons aucunement à M. Gravier de son « peu de sympathie » pour les jésuites; nous n'avons que le droit de lui demander plus de justice. Comme savant, il se devait à lui-même de mettre plus de critique dans les accusations qu'il ramasse contre les anciens missionnaires du Canada. Pour réduire ces accusations à leur juste valeur, il lui aurait suffi d'examiner avec quelque attention les hommes qui les fournissent, et ceux qu'elles doivent atteindre. Le menteur La Hontan [1], le personnage suspect qui se dissimule sous le nom du P. Le Clercq dans la seconde partie de l'*Établissement de la foi au Canada*, mais surtout l'anonyme janséniste que nos lecteurs connaissent, voilà des témoins sur la foi desquels M. Gravier charge les jésuites du Canada, en bloc, des imputations les plus graves. Il va même plus loin, quelquefois, que ces tristes autorités, par exemple, à propos de ces tentatives d'empoisonnement sur La Salle, dans lesquelles il implique sans hésiter les « PP. jésuites, » bien que l'anonyme, par un reste de scrupule, nous communique une lettre de La Salle lui-même, reconnaissant l'injustice de ses soupçons à cet égard. Si l'on songe maintenant que ces imputations, qui prêteraient aux Jésuites du Canada en général, les vues les plus sordides et des agissements de scélérats, s'adressent à des hommes tels que les PP. Le Jeune, Lallemant, Jogues, de Brébeuf, Nouvel, Allouez, Marquette, tout esprit impartial saura ce qu'il faut en penser. Il est vrai que M. Gravier peut s'appuyer aussi sur des témoins un peu plus honorables, comme Frontenac et La Salle lui-même; car tous deux, dans leurs lettres authentiques, traitent assez mal nos missionnai-

[1] Voir la carte de la *Rivière longue* (inventée par lui) et la relation du voyage qu'il prétend y avoir fait (*Nouveaux voyages de M. le baron de Lahontan*, t. I, lettre XVI[e]. La Haye, 1715). Ce sont les allégations de ce faussaire au sujet des sauvages que M. Gravier oppose aux *Relations* des Jésuites, en s'écriant : « Malgré tout ce qu'on a pu dire et faire, Lahontan est et restera l'expression de la vérité. » (*Découvertes et établissements de La Salle*, p. 67.)

res. Nous ne prétendons pas non plus que les jésuites soient impeccables, ni que tous les torts aient toujours été du côté de leurs adversaires. Nous admettrons que les accusations de Frontenac, de La Salle et d'autres, avaient une certaine valeur, même *in propria causa*, pour parler comme M. Parkman. Mais pour fixer cette valeur avec justice, une condition élémentaire c'est de mettre en compte l'extrême partialité des accusateurs, puis de contrôler leurs griefs par ceux des accusés et par les témoignages de personnes moins engagées dans la lutte. C'est ce que M. Gravier a ordinairement négligé de faire, et voilà tout ce que nous lui reprochons.

Pour ce qui concerne La Salle en particulier, il faut bien le dire, son caractère, tel qu'il se révèle dans ses lettres, est fait pour commander une grande défiance au sujet de ses plaintes contre ses ennemis, soit réels soit supposés. Le 22 août 1682, sur l'avis charitable d'un de ses correspondants de France que ses *amis* mêmes ne le trouvaient pas assez sociable, il répond qu'il ne se connaît aucun ami au Canada. « Je n'excepte personne, ajoute-t-il, parce que je sçay que ceux qui me protègent en apparence *ne le font pas par amitié, mais parce qu'ils y sont en quelque sorte engagez d'honneur, et qu'au fond ils croyent que j'en ay mal usé avec eux*.... Après cela, Monsieur, il n'est pas surprenant que je ne m'ouvre à personne, *me deffiant de tout le monde* et en ayant des sujets que je ne sçaurois escrire. » Certes, cette confession du malheureux découvreur doit nous disposer à une grande indulgence envers lui; mais, franchement, un caractère atrabilaire à ce point ne pouvait manquer d'exagérer singulièrement les torts de ceux qui lui étaient antipathiques; en un mot, il était trop porté à voir toujours le mauvais côté des hommes et des choses, pour garder un jugement sain et impartial.

On dira que nous sommes suspects, faisant l'apologie de nos pères. Qu'il nous soit donc permis de citer une dernière fois l'historien protestant de Boston, M. Parkman. Il a traité assez durement les jésuites en bien des endroits, pour que son jugement, si favorable qu'il soit, puisse être regardé comme un témoignage arraché par la seule évidence des faits. « Une vie isolée de toutes relations sociales, et éloignée de tout ce que l'am-

bition poursuit avec ardeur, puis une mort solitaire ou sous les formes les plus effrayantes, telle était la perspective des missionnaires canadiens. Leurs ennemis peuvent les taxer, s'ils le veulent, de crédulité, de superstition ou d'un aveugle enthousiasme ; la calomnie n'arrivera pas à les convaincre d'hypocrisie et d'ambition. Ils entraient dans la carrière avec la droiture d'âme des martyrs et l'héroïsme des saints. — On trouvera difficilement dans l'histoire de l'humanité une piété plus ardente, une abnégation de soi-même plus complète, un dévouement plus constant et plus généreux. — Dans tous les récits de cette époque héroïque, on ne rencontre pas une ligne qui permette de soupçonner un seul de ces valeureux soldats d'avoir faibli ou chancelé un moment. Le grand mobile de toutes leurs actions était *la plus grande gloire de Dieu*[1]. »

A ce témoignage on pourrait en ajouter un autre plus glorieux encore, témoignage vivant, pour ainsi dire, et persistant depuis les commencements de la colonisation du Canada jusqu'à ce jour : c'est le culte de respect, de reconnaissance, et en quelque sorte, d'amour filial, qui s'attache à la mémoire des anciens missionnaires jésuites dans le pays si bien appelé jadis la Nouvelle-France. Au reproche par lequel M. Gravier couronne tant d'autres reproches gratuits, celui d'avoir causé la perte de la colonie, les jésuites n'ont besoin d'opposer autre chose que ce témoignage d'une population demeurée si française par le cœur, par la langue et par la fidélité aux meilleures traditions de l'ancienne France[2].

J. BRUCKER.

[1] *The Jesuits in North America*. Pour la justification de ces éloges, voir *Les Jésuites martyrs au Canada*, relation du P. Bressani, traduite, avec des additions, par le P. Félix Martin (nouvelle édition, à Montréal, 1877), et *Le P. Jean de Brébeuf*, par le même P. Martin (Paris, Téqui, 1877).

[2] Margry, t. II, p. 234-235.



LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4